

Études littéraires africaines

TURPIN (Frédéric), *Jacques Foccart : dans l'ombre du pouvoir*.
Paris : CNRS éditions, 2015, 488 p., [8] p. de pl. –
ISBN 978-2-271-08820-8



Dominique Ranaivoson

Number 48, 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1068464ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1068464ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ranaivoson, D. (2019). Review of [TURPIN (Frédéric), *Jacques Foccart : dans l'ombre du pouvoir*. Paris : CNRS éditions, 2015, 488 p., [8] p. de pl. – ISBN 978-2-271-08820-8]. *Études littéraires africaines*, (48), 280–282.
<https://doi.org/10.7202/1068464ar>

TURPIN (FRÉDÉRIC), *JACQUES FOCCART : DANS L'OMBRE DU POUVOIR*. PARIS : CNRS ÉDITIONS, 2015, 488 P., [8] P. DE PL. – ISBN 978-2-271-08820-8.

Tous les spécialistes de l'Afrique le connaissent et l'associent spontanément à des manœuvres aussi louches que secrètes : le nom de Jacques Foccart (1913-1997) est devenu le symbole d'une politique dite de la « Françafrique ». On ne peut donc que savoir gré à Frédéric Turpin, chercheur en histoire et spécialiste du gaullisme, de livrer une biographie qui reprend l'intégralité de la trajectoire d'un homme dont l'engagement politique commença sous l'Occupation et dura jusqu'en 1996 sans jamais qu'il quitte, si ce n'est la clandestinité, du moins une certaine réserve. Mettre à nu les secrets, identifier les membres des réseaux, définir les positions idéologiques qui ont mené aux actions, reconnaître les responsabilités des politiques : telle est l'ambition de cet ouvrage qui ne se déprend jamais pour autant de sa neutralité scientifique. Adossé à des archives privées et publiques, aux mémoires, à des enquêtes et à des entretiens menés avec des témoins, Fr. Turpin avoue que bien des zones d'ombre persistent autour de multiples affaires, en France comme en Afrique. Malgré ces limites, sa biographie est capitale pour comprendre la logique qui a prévalu durant les années où J. Foccart fut le responsable (officiel ou officieux) des affaires africaines, au service de de Gaulle puis, selon des modalités diverses, de ses successeurs, pendant une période qui dura près 50 ans. Le biographe met en évidence la construction des liens personnels qui ont permis à J. Foccart de constituer, au fil des décennies, ce que l'on appelle des « réseaux ». Le récit de son enfance, passée en partie en Guadeloupe et dans une famille dont plusieurs membres figurent parmi les hauts responsables économiques, explique sa facilité ultérieure à régler des affaires ou simplement à nouer des relations avec les mondes ultramarins. Le chapitre « Au commencement était l'action » décrit un Foccart chef de réseaux clandestins dans l'Orne puis membre enthousiaste d'un commando de parachutistes entraîné en Angleterre. De cette période intense et *a posteriori* prestigieuse, Foccart garde toute sa vie une légitimité et un réseau de « compagnons » qui débordent les cadres des partis politiques. Au lendemain de la Libération, dans le cadre du Rassemblement du Peuple Français, il travaille à animer des réseaux de soutien au général de Gaulle, en France et dans l'Empire, jouant un rôle décisif dans l'élaboration de la politique d'Outre-Mer du parti gaulliste. Celle-ci vise à établir des relations étroites avec des responsables choisis pour développer, sous l'autorité de la France, les diverses parties de

l'Empire et les protéger à tout prix d'une influence venue du bloc soviétique. Grand ami des Africains, J. Foccart reste convaincu de la supériorité de la civilisation française et préfère la stabilité d'un pouvoir fort à la démocratie à laquelle il associe des risques de luttes ethniques ou de renversements d'influences. Surnommé « le plus grand Blanc » en Afrique, « Monsieur Afrique » en France, il exerce la fonction de Secrétaire général pour la Communauté et les Affaires Africaines entre 1960 et 1969. À ce titre, grâce à sa « toile » d'informateurs, à ses très nombreux voyages et à ses célèbres appels téléphoniques (« Allô, ici Foccart ! »), il sait tout et rend compte quotidiennement de la situation au Général de Gaulle, qui donne les grandes orientations mais ne veut pas en connaître les mises en œuvre. Incontournable, réclamé par les responsables africains qui sont ses amis personnels, Foccart se maintient au service des présidents Pompidou et Chirac. L'ouvrage montre aussi combien sa position centrale dans l'appareil exécutif suscite des tensions, en particulier parmi les diplomates qu'il contourne (que ce soit au Quai d'Orsay ou au ministère de la Coopération) et parmi les parlementaires qui sont tenus à l'écart des interventions clandestines. Il est également décrié à cause des dérapages que provoque le recrutement hâtif de barbouzes sous-traités par des collaborateurs peu scrupuleux. Si le président Houphouët-Boigny est le principal interlocuteur de Foccart, l'action de la France s'étend aussi clandestinement à des zones qui se situent en dehors du pré carré français, comme le Katanga en 1963 ou le Biafra en 1968.

Lentement pourtant, le « système » de Foccart s'érode : la guerre froide n'est plus une menace, les conférences nationales fleurissent, ses partenaires et amis vieillissent, les budgets spéciaux pharaoniques disparaissent et le Service Action est dissous en 1982. Actif pratiquement jusqu'à sa mort en 1997, Foccart incarne un type de politique fondé sur les relations personnelles, la primauté de l'action sur les principes, la poursuite d'un idéal de grandeur de la France et de sa responsabilité particulière à l'égard de ceux qui furent autrefois sous sa tutelle. En suivant la trajectoire de l'« homme du court-circuit », on retrouve les mêmes « compagnons », issus de la Résistance et du gaullisme, en poste en Algérie, en Afrique, dans les ministères, dans l'armée, dans la coopération et bien sûr dans les renseignements. On comprend alors la solidité et le caractère exceptionnel de cet homme qui a vécu au cœur d'une véritable toile, s'est donné complètement à ce qu'il considérait comme sa mission, sans viser à son enrichissement personnel alors qu'il distribuait les largesses de la France. Au-delà de son caractère choquant pour un lecteur

contemporain peu au fait des tensions internationales et imprégné de valeurs démocratiques, cette biographie de J. Foccart permet de parcourir, du côté de coulisses qui deviennent parfois des souterrains, toute la vie politique française de 1945 à 1997, dans sa discontinuité et sa cohérence.

■ Dominique RANAIVOSON

VETTORATO (CYRIL), *POÉSIE MODERNE ET ORALITÉ DANS LES AMÉRIQUES NOIRES : DIASPORA DE VOIX*. PARIS : CLASSIQUES GARNIER, COLL. PERSPECTIVES COMPARATISTES. SÉRIE MODERNITÉS ET AVANT-GARDES, N°10, 2017, 744 P. – ISBN 978-2-406-06520-3.

Qu'il s'agisse de qualifier Orphée ou l'Atlantique, l'adjectif « noir » a souvent été utilisé pour désigner des identités aux contours flous ou mouvants. Ainsi, pour Sartre, la négritude était un lieu de passage pour des êtres en devenir, et pour Paul Gilroy, l'océan, en reliant entre eux les continents, rendait possible la circulation, volontaire ou forcée, des personnes et des cultures. Les « Amériques noires » de Cyril Vettorato ne rejoignent qu'en apparence ce modèle, tant il est clair dès les premières pages que les voix envisagées – du Brésil aux États-Unis, en passant par la Caraïbe – s'articulent plus comme des « constellations de discours » (p. 53) que comme des ensembles identitaires bien délimités.

L'une des grandes forces de cet ouvrage réside dans sa capacité à mettre en relation des espaces souvent abordés séparément, sans pour autant gommer les spécificités des différents champs littéraires nationaux. Dans cette perspective, l'adjectif « noir » et ses équivalents portugais, anglais et espagnols ne renvoient pas aux mêmes réalités selon qu'on se situe au Brésil, aux États-Unis ou sur le continent africain, pourtant perçu comme le point d'origine de la diaspora. Langston Hughes, figure majeure de la Renaissance noire de Harlem, se trouve d'ailleurs confronté à ce décalage lorsqu'on lui refuse, au Nigéria, l'entrée d'une séance de tambours rituels car la présence d'un « homme blanc » n'y est pas tolérée (p. 585). Considérée selon une approche diachronique qui va des premiers écrits d'esclaves à la « poétique de l'échantillonnage » (p. 266) d'un Paul Beatty, la production poétique des Amériques noires trouve sa cohérence dans cette tension entre proximité et distance que C. Vettorato appelle « altérité intime ». Derrière l'illusion de la spontanéité ou de l'immédiateté se cachent les négociations complexes du poète avec la communauté qu'il imagine. Ainsi, la poésie diasporique « est à la fois traversée par l'affirmation d'une identité